

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

André Roy

Number 107-108, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23888ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2001). Review of [Cin-écrits]. *24 images*, (107-108), 50–50.

Lecteur: André Roy

DERNIÈRES CHRONIQUES CINÉMATOGRAPHIQUES 1977-1979

par Jean-Louis Bory, préface d'Yves Boisset
Paris, Mémoire du livre, 2000, 381 p.

LES VIOLONS ONT TOUJOURS RAISON

par Louis Skorecki
Paris, P.U.F., coll. «Perspectives critiques», 2000, 333 p.

En ces temps où la fonction critique est confondue, dans le grand flux médiatique actuel, avec la promotion, il est bien de rappeler qu'avant la suprématie hystérique de la radio et, surtout, de la télévision sur le monde du cinéma, des critiques exerçaient véritablement leurs fonctions: prendre la mesure du présent du cinéma, replacer cet art dans une perspective informée, ouverte et rigoureuse, à la fois dans sa conception ontologique et structuraliste. Aujourd'hui, le principal but du critique de cinéma qui veut exercer pleinement son «métier»,

l'essentiel même de sa lutte et de sa survie prend une autre teneur: une grande part de son énergie doit être canalisée pour échapper au discours publicitaire, à l'univers de *merchandising* des images, aux faux-semblants de la médiasphère. Cela demande encore plus de clairvoyance, de lucidité, de courage, de principes, de culture; en un mot: une écriture. Ce qui ne manquait pas à un Jean-Louis Bory, à un Louis Skorecki.

Jean-Louis Bory, qui fut écrivain (il a déjà gagné le prix Goncourt) et professeur, a été critique de cinéma durant près de vingt ans. Christian Bourgois a publié dans la collection «10/18» six recueils de ses chroniques cinématographiques (dont on annonce une réédition), que complètent ces *Dernières chroniques cinématographiques* parues entre 1977 et 1979 dans *Le nouvel observateur* où il écrivait régulièrement depuis 1971. Je n'étais pas à l'époque un fan de Bory; ses formules brillantes, ses jeux de mots percutants me donnaient l'impression qu'il se regardait écrire. Or en le relisant, cette perception a disparu; tout au contraire, il y a chez lui une joie de parler du cinéma, une détermination à le faire aimer, par une description, souvent convaincante, du film, dans laquelle l'humour a fonction d'attirer l'attention (ce qui explique ses jeux de mots). Son côté espiègle l'empêche d'être méchant, prévient l'opinion assommante. Jamais d'excès; plutôt de la politesse; une finesse lui permettant de passer l'air de rien ses idées politiques (*Le nouvel observateur* est identifié à la gauche), particulièrement dans la défense des minorités de toutes sortes (auxquelles il réservait toute sa tendresse), des réalisateurs marginaux, des premiers films. L'intéressait vivement le cinéma d'au-

teur; il ne parlait jamais des grosses machines hollywoodiennes – alors que maintenant on ne fait que ça. Son regard était fraternel, chaleureux, oblatif.

À la modestie, à la prévenance d'un Bory, on pourra préférer (mais plus probablement détester, ce qui n'est pas mon cas) les excès d'un Louis Skorecki dont on a réuni dans *Les violons ont toujours raison* (titre sublime) deux ans des chroniques quotidiennes sur les films passant à la télévision, tenues dans *Libération* entre 1998 et 1999. Venu des *Cahiers*, mais également auteur de films, Skorecki est un pur, un cinéphile enragé, un critique enflammé, lyrique, délirant, iconoclaste. Ses «ragots théoriques», comme il l'écrit, font flèche de tout bois. Son style à l'emporte-pièce est une charge contre le mou, le consensuel, contre l'assèchement dans notre fréquentation des films. Il revendique haut et fort ses partis pris, cherchant dans la littérature et très souvent dans la musique ses appuis, revenant plusieurs fois sur un film (quatre fois sur *The Thirtieth-Nine Steps* de Hitchcock, par exemple). Ses flammes: les cinéastes du cinéma américain classique (Dwan, Ford, Hawks, Preminger, Ray, Tourneur, Walsh, etc.). Ses détestations, il les trouve le plus souvent dans le cinéma contemporain et elles peuvent irriter: Jacquot, Won Kar-wai, Lars von Trier. Ses réserves: Allen, Eustache, Carax, Moretti, Rohmer. C'est le lot que nous réserve cet amour-passion, presque fétichiste, fortement subjectif, qui ne peut vivre que dans le départage entre ceux qui sont avec soi et les autres. Il faut accepter d'être bousculé par Skorecki. C'est seulement ainsi qu'on peut tirer profit de son exercice de haut vol dont on revient revigoré, encore plus sûr de son besoin impérieux du cinéma. ■

